

NT  
C4

Locano 93

## DU MIROIR A L'APRES-HISTOIRE

### Trans-représentation, trans-réalité

Toute société se compose de membres, qui ont en commun un certain nombre d'éléments, grâce auxquels ils peuvent, d'une part, s'entendre, s'identifier, communiquer, d'autre part, établir leur différence avec les membres d'une autre société. Parmi ces éléments figure en priorité la langue.

A ce propos, rappelons les deux instances que distingue Ferdinand de Saussure : Première instance, "la langue (qui) est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus." (1\*). Deuxième instance, " la parole , distincte de la langue, (qui) est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence... par lequel le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle."

A chacune de ces instances correspond, dans la problématique qui nous occupe, un type de conscience différent, d'une part, la conscience sociale, de l'autre, la conscience individuelle. Il ne s'agit pas, soulignons-le, de deux consciences, mais de deux types de conscience, qui opèrent à des niveaux différents, tout en interagissant sans cesse l'un avec l'autre.

Précisons encore qu'à chaque type de conscience correspond un espace particulier, l'espace social, soumis au code, l'espace individuel, qu'articule par la parole la liberté d'expression du sujet parlant.

Au niveau social, le code se compose de signes, constitués du signifiant et du signifié, grâce auxquels la langue établit une correspondance précise entre le mot (parlé, écrit) et l'objet désigné, plus exactement entre le mot et le concept de l'objet, "en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté", précise encore de Saussure, qui insiste pour marquer la différence : " la langue est la partie

sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer, ni la modifier".

Or, l'idée même de contrat, et celle, concomitante, de code, impliquent des modalités qui ressortissent à une conscience sociale (ou collective), habilitée à fixer les termes de l'engagement. Contrairement à ce qu'on est tenté de croire, la conscience sociale n'est pas faite de la somme des consciences individuelles (c'est un point sur lequel il faudra revenir). Tout se passe en effet comme si chacun de nous appartenait, d'une part, en tant qu'individu, à sa subjectivité, à sa dimension de sujet singulier, de l'autre, en tant que socius, à la dimension sociale propre à la communauté dont il fait partie. De sorte que que nos "deux" consciences (ou niveaux de conscience), l'une individuelle, l'autre sociale, interfèrent continûment l'un avec l'autre (2\*). Que nous le voulions ou non, nous sommes simultanément engagés dans l'une et dans l'autre, à cette réserve, capitale, que notre engagement s'éteint avec notre mort individuelle, alors que la conscience collective survit à la destinée particulière de ses membres. Conscience individuelle et conscience collective constituent donc un champ mixte, dans lequel s'exercent et s'éteignent les individus, tandis que se perpétue le statut de société, en tant que conscience collective, parfois durant des siècles, voire des millénaires, comme dans le cas des civilisations égyptienne ou chinoise.

C'est donc avec l'apparition de la conscience que la société apprend à faire correspondre l'ensemble des signes linguistiques, iconiques, comportementaux, à l'idée qu'elle se fait de la réalité, et, finalement, à la réalité elle-même. A preuve la multiplicité et la diversité des civilisations et des cultures. Néanmoins, quelle que soit la proximité du représenté et du réel, l'adéquation n'est jamais telle qu'un certain écart ne subsiste, au point que l'écart, distance ou intervalle, semble bien faire partie de la conscience elle-même, tant de l'individu, que de la société (3\*).

Sans prétendre la définir, il est possible de préciser que l'avènement de la conscience signifie pour le vivant à la fois écart et proximité. L'objet que je vise est toujours par définition à distance, (ob-jet, étymologiquement, jeté devant), mais, simultanément, j'établis avec lui une relation qui me permet de l'intégrer (con-science, savoir avec). Avoir conscience revient à la fois à écarter-et-à-relier, démarche doublement complexe. Tant au niveau individuel qu'au niveau collectif, la représentation (re-présentation), est à la fois une nécessité et un défi. C'est elle qui assume l'écart de l'objet avec le sujet, c'est elle qui convertit l'écart en relation sujet-

objet. Si l'on peut hasarder le terme de "béance" pour désigner l'origine de la conscience, on peut dire que l'action de la conscience est de transformer la béance en un réseau actif d'actions et de relations qu'on retrouve à l'oeuvre dans toutes les sociétés, depuis l'aube des temps, avec des moyens sans cesse diversifiés, dont les médias actuels ne font qu'illustrer la formidable extension. Mais la représentation, quelque sophistication qu'elle atteigne, reste toujours un défi, puisqu'elle n'est jamais définitivement assurée de l'adéquation avec le "réel". N'est-ce pas la condition même de notre espèce, de chacun de nous, d'être partagé entre le désir d'épouser l'Etre, en devenant disciple de l'Absolu, et celui de vivre les contingences de l'existence, en devenant compagnon de l'Aventure ?

Une autre distinction, non moins importante, mérite d'être faite, que je me borne ici à signaler. Contrairement à l'individu, qui a un corps auquel il s'identifie sa vie durant, la société, elle, n'a pas de corps. Ce point est d'autant plus décisif que nos façons de parler, de penser, concourent à entretenir l'illusion. Ainsi le "corps social," qui n'est pas autre chose qu'une métaphore, a engendré une riche progéniture. On parle sans prendre garde du "corps de l'Etat" d'un "corps de métier", des "membres", physiques, ou d'honneur qui les composent (ceux-ci sans répondant en anatomique (!)). Filant la métaphore, on ne se fait pas faute de multiplier les "facultés", à quoi excellent les universités, comme on aime à se réclamer de l'"esprit", dont les citoyens parent volontiers leur "nation", quand ce n'est pas leur "lieu", ou même leur "maison". Ce qui ouvre le champ aux nombreuses "greffes" de notre imaginaire social, toujours à l'affût du "vrai" corps qui lui manque.

C'est ainsi qu'une société qui s'instaure tend à créer, à défaut du corps organique qui lui manque, à défaut du cerveau qui lui fait physiologiquement défaut, en lieu et place d'un coeur de chair absent, des artefacts aptes à mimer la nature, à commencer par le miroir. Surface polie, d'abord de métal, puis de métal étamé, le miroir a pour propriété de réfléchir la lumière et, ce faisant, de produire l'image des êtres et des choses. Définition lapidaire qui dissimule mal la prodigieuse floraison d'avatars et d'interprétations auxquels l'invention va donner lieu (4\*). C'est que le miroir est plus qu'un objet, plus qu'un instrument; il ne se limite pas au phénomène physique de la réflexion des rayons lumineux, il engage un processus de ré-flexion, qui va du regardant à l'image et de l'image au regardant. Même quand il affecte de se livrer le plus innocemment du monde, le miroir ne s'en tient jamais à une "représentation"

passive, dont le degré zéro serait le simple reflet. Jouant sur la complexité des imaginaires engendrés par l'activité du regard, il requiert un "travail" d'interprétation (comme Freud a parlé du "travail du rêve", ou du "travail du deuil"), qu'on pourrait appeler par analogie le "travail du miroir". En substance, il s'agit de déchiffrer, à partir de l'image "manifeste", le contenu "latent" qui se produit au cours du processus psychique entre le regardant et le regardé en instance d'intégration à la lumière fondatrice-révélatrice du miroir.

Dès lors, on comprend mieux comment la peinture, la sculpture, l'architecture, mais aussi bien la musique, le théâtre, la danse, constituent quelques-unes des expressions significatives de la vaste aventure entreprise depuis des millénaires par les hommes pour "capturer" le réel. Il ne s'agit jamais, répétons-le, d'une capture au premier degré. Si les chasseurs de la préhistoire ont bien inventé des dispositifs techniques pour chasser, ils ont simultanément inventé des dispositifs symboliques pour représenter l'idée qu'ils se faisaient du monde et d'eux-mêmes. Ainsi les animaux peints et gravés de Lascaux évoquent non seulement, comme on l'a trop longtemps cru au nom d'un matérialisme simpliste, le gibier que nos ancêtres poursuivaient pour se nourrir; ils évoquent au second degré, ou invoquent, le type d'organisation sociale et religieuse qui fut le leur. A preuve les analyses magistrales de Leroi-Gourhan qui nous font saisir, sur le vif, comment ce que nous appelons "représentations" procède d'une double élaboration conjointe entre le "motif" (cheval, bison, poney) et l'imaginaire, qui intègre les membres d'une communauté (5\*). C'est cette interaction, révélée par ce que j'ai appelé le "travail du miroir", qui est au coeur de l'activité artistique pour répondre au "projet" du miroir, c'est-à-dire aux instances qui le "portent en avant".

Sautant par-dessus les siècles, voici que s'annonce l'une des plus motivantes, la soif de tout savoir, l'instance encyclopédique. Dès le moyen âge se mettent à fleurir les miroirs allégoriques qui, tel le Speculum Majus de Vincent de Beauvais, exposent par l'écrit et l'illustration, la "perfection de la la vision exacte et complète du monde." Quelques siècles plus tard, la presse à imprimer de Gutenberg ouvre toutes grandes les portes à la gigantesque Encyclopédie d'Alembert et de Diderot, qui semble, par son gigantisme même, mettre un terme à la connaissance et aux moyens d'y accéder. Encore un siècle ou deux, l'électron prend la relève, et c'est le Grand Larousse, le Grand Robert, l'Encyclopédie Grolier qu'engloutissent les quelques 12 centimètres de diamètre d'un CD ROM, l'équivalent de 250.000 pages par disque! Miroir non moins

irrécusable quand la lumière s'empare des connaissances par giga-bytes (un milliard d'octets, de caractères ou de signes), que le laser restitue à volonté par le pouvoir de ses ondes lumineuses monochromatiques et en phase !

La conscience collective, tout en étant faite des consciences individuelles, avons-nous vu, n'en est pourtant jamais la somme; elle constitue toujours, faut-il répéter, un système de nature complexe. Inversement, la conscience individuelle, tout en bénéficiant d'une certaine autonomie, dépend toujours dans une certaine mesure de la conscience collective. L'ambiguïté est le lot même de l'une et de l'autre. Aussi toutes deux préviennent-elles la menace de l'écart, qui pourrait aboutir à la rupture au moyen des représentations, qui d'un côté re-présentent la société et lui assurent sa légitimité, de l'autre, fournissent à l'individu le moyen de se relier légitimement à l'imaginaire social. On peut dire que toute société établit un "fiduciaire" qui, à l'égal de la réserve d'or cautionnant sa monnaie, garantit les échanges entre ses membres. C'est à quoi contribuent en priorité la langue et les images, mais aussi bien les institutions, bref tous les symboles en usage dans une société, (jusqu'aux effigies en plâtre de Marianne qu'on trouve dans toutes les mairies de la France). C'est ainsi que l'"espace" de la société tend à se stabiliser en harmonisant conscience collective et conscience individuelle, les représentations configurant la réalité pour l'une et pour l'autre. Régulation durable, mais nullement uniforme, ni définitive. Et donc qui change.

Ainsi de l'avènement de la Renaissance, auquel prélude la déclaration de Léonard de Vinci : "L'esprit du peintre devra être à la façon d'un miroir", entendant par là, non pas la simple copie des apparences, mais l'imitation "mentale" qui distingue l'artiste. A preuve l'invention de la perspective, science nouvelle mise au point par Alberti, Brunelleschi, Léonard, Piero della Francesca en tête, pour représenter les objets sur la surface plane en suscitant l'effet de la profondeur par la réduction des plans en fonction de l'éloignement progressif des objets. En rompant avec la bidimensionnalité du Moyen Age, le tableau s'ouvre comme une fenêtre sur le monde à partir de la place centrale assurée désormais au spectateur. La perspective permet, à l'instar de Dieu, d'embrasser l'univers d'un seul regard. Regard doublement irrécusable, puisque s'y déploie à la fois la lumière réfléchie et la lumière de l'esprit. Or cet art, qui nous est devenu si familier, et qui a poussé par la suite l'illusion jusqu'au trompe-l'oeil, a exigé à l'époque des "déformations" considérables, dont témoigne exemplairement la formule lapidaire d'Alberti : "Le tableau est une intersection plane de

la pyramide visuelle", qui synthétise le principe même de cette révolution. Désormais, la logique de la géométrie fournit les symboles visuels dont les objets sont affectés. Loin d'être "naturelle", la perspective, c'est l'occasion d'effectuer de le souligner, est un dispositif construit, à partir de la théorie d'Alberti, en accord avec le type de conscience et d'imaginaire de l'époque, qui substitue à la conception religieuse, fondée sur le sacré, l'humanisme dont procède toute la pensée moderne (6\*).

Mais le dispositif est loin d'être fixe. Il peut donner lieu, à l'intérieur du système, à des variantes subtiles. Ainsi l'anamorphose pousse le principe à des conséquences inattendues (7\*). Le sujet y est représenté, non plus en fonction du spectateur placé de face, mais, scientifiquement, selon les déformations qu'implique tout autre point de vue. La vision frontale privilégie la contemplation des Idées chère à Platon; les anamorphoses s'inspirent davantage de la diversité des points de vue, plus proche de l'observation aristotélicienne. La philosophie n'est pas seulement, comme on le croit encore trop souvent, affaire de concepts; elle prend forme dans des systèmes mixtes qui, d'une part, nous projettent dans des représentations linguistiques, de l'autre, dans des représentations iconiques. Les deux régimes agissent concurremment par ré-flexion et rétroaction. Tout miroir est donc double, et le double qu'il engendre multiplie les doubles en abyme que produit le va-et-vient complexe des regards. Dans son célèbre tableau, Les ambassadeurs, Holbein représente deux beaux jeunes hommes qui incarnent le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir politique. A leurs pieds se trouve une forme étrange qui, lorsqu'on se déplace en fonction de la position qu'elle requiert, nous découvre un crâne hideux. Brusquement se dévoile la signification cachée de la scène. D'un côté, la perspective campe le pouvoir dans sa suffisance inconsciente, de l'autre, l'anamorphose en dénonce la vanité par la forme topologique tapie dans la luxuriance du décor. C'est ainsi qu'à travers le "miroir" de la peinture un grand artiste comme Holbein réussit à suggérer plusieurs niveaux d'identité, magnificence et hideur, non pas confondues, mais coexistantes.

Autre exemple, tiré de la littérature celui-ci. Comment ne pas de ne pas évoquer, en contrepoint de ce qui précède, la délicieuse Alice s'adressant à sa chatte: "Oh! Kitty, comme ce serait merveilleux si l'on pouvait entrer dans la Maison du Miroir...", et de poursuivre, "Faisons semblant d'avoir rendu le verre inconsistant comme de la gaze et de pouvoir passer à travers celui-ci. Mais, ma parole, voici qu'il se change en une sorte de brouillard ! Cela va être un jeu d'enfant que de le traverser..." (8\*). Et, sitôt le seuil

franchi, les mille et une aventures de commencer, plus saugrenues les unes que les autres. Toute l'oeuvre de Lewis Carroll s'inscrit, pourrait-on dire, dans l'anamorphose qui prend figure de la traversée. Ce faisant, l'écrivain révèle, avec le charme qui est le sien, combien le miroir, si souvent complice de nos conformismes d'adulte, peut devenir le lieu enchanteur d'un jeu d'enfant. L'humour n'est pas seulement la forme d'esprit propre à traduire le côté insolite ou plaisant des choses. Beaucoup plus profondément, il est cette disposition qui fait émerger, du miroir-reflet du bon sens, les métamorphoses du virtuel grâce au récit et au style novateurs de l'auteur. Il s'agit encore et toujours d'une "construction", mais chez Lewis Carroll le "miroir traversé" se fait le complice d'un enchantement partagé, qu'on n'oublie plus.

Faut-il rappeler, par contraste, la démarche de Marcel Duchamp, qui suscite un tout autre type d'enchantement ? On a pu s'indigner, on s'est même violemment indigné, du Nu descendant un escalier. Jamais l'on n'avait vu pareille figure, en pareille tenue, pis, un nu qui déploie ses soufflets d'accordéon d'une marche à l'autre. Mais l'originalité de Duchamp, aussi violente soit-elle, n'est pas dans la remise en cause du contenu de la peinture. Elle tient essentiellement à deux démarches, qui vont révolutionner l'art dans son fondement. L'une consiste dans l'"invention" des ready made". Qu'il s'agisse de la Roue de bicyclette, du Porte-bouteilles, ou de la (trop?) fameuse Fountain, l'urinoir signé Mutt, exposé en 1917 au Salon des Indépendants à New York, ce qui compte, c'est moins le caractère "scandaleux" de ces objets en eux-mêmes, que l'attitude de l'artiste qui s'arroge souverainement le droit de décider de ce qui est de l'art et de ce qui n'en est pas. En recourant à des ustensiles dérisoires, empruntés à la banalité quotidienne, Duchamp s'en prend à la conscience collective, qui a jusqu'ici considéré l'art comme une activité relevant d'une tradition longuement établie sur les notions de critère, de métier, de goût, et que seuls sont habilités à juger les connaisseurs et les experts. En récusant cette "évidence", Duchamp fait voler en éclats à la fois le miroir et le modèle classiques. Désormais, il n'y a pas plus de choix dans les sujets que de statuts privilégiés. Les rôles peuvent permuter; la dénomination "artistique" n'est plus qu'un résidu, au pire, un alibi ! Ou plutôt, c'en est fini des rôles, des sujets, comme du goût ou du style. On ne peut rêver chambardement plus radical dans le monde de l'art, raison sans aucun doute de l'influence qu'exerce Duchamp depuis plus de sept décennies (9\*). Coïncidence ? C'est depuis depuis quelque sept décennies aussi que notre monde tout entier est aux prises avec un chambardement

radical.

Le plus important chez Duchamp reste pourtant à découvrir. Qu'il ait rompu avec l'art, miroir de la réalité, qu'il ait rompu avec les modèles établis, qu'il ait rompu jusqu'aux conditions de la production et de la validation des oeuvres, autant de faits qui appartiennent aujourd'hui à l'histoire. En revanche, ce qu'il convient de mettre en pleine lumière, et qui reste en grande partie encore invisible, c'est que sa propre démarche est à l'image de la mutation en cours. De même que ses "extravagances" ont bouleversé, répétons-le, le monde de l'art, les "extravagances" que sont les innovations de toutes sortes qui se succèdent depuis quelques décennies à un rythme accéléré bouleversent jusqu'aux modes de vivre et de penser les plus invétérés. On peut donc créditer Duchamp d'avoir génialement pressenti, non seulement les révolutions artistiques, mais, plus profondément, celles que produisent les nouveaux dispositifs, tant mentaux, scientifiques que techniques, en train de transformer notre réalité de fond en comble.

En tentant de synthétiser ce qui précède, je constate que partout et en tout temps les activités sociales s'exercent selon des situations type auxquelles je donne le nom de topos (plur. topoi, 10\*), par quoi j'entends l'ensemble des conditions qui se manifestent au cours des opérations, compte tenu tant du contexte culturel des opérateurs que de celui de l'observateur. Pendant des siècles, la peinture, la sculpture, la gravure, les arts décoratifs ont constitué des topoi, qui ont créé et continuent de créer des symboles destinés à intégrer les membres d'une société entre eux et avec le monde. Plutôt que de chercher des définitions, j'estime préférable de décrire la complexité des situations en précisant dans chaque cas les comportements des participants selon l'objet qui les réunit et les moyens qu'ils mettent en oeuvre.

Il est clair qu'un tableau, prenons la Joconde pour simplifier, ne se réduit pas à la définition qu'on peut donner de la peinture, encore moins à l'image que multiplient les reproductions, pas même à la relation biographique la plus détaillée. A coup sûr, la visite qui s'impose au Louvre constitue une tout autre expérience. D'une part, il est rare, sinon exceptionnel, d'être seul en présence du tableau; d'autres visiteurs sont sur place, trop nombreux à mon gré (et au gré de chacun). Mais la démarche de tous est en gros la même. Je m'approche de l'oeuvre autant que faire se peut; je contemple le visage de Mona Lisa, son buste, ses mains; je me penche pour découvrir le paysage qu'on aperçoit des deux côtés du personnage. Je m'attache à saisir la composition, à

suivre le jeu des couleurs aux prises avec la lumière et l'ombre. Je cherche les effets d'équilibre et de contrepoint. Reprenant mon mouvement, je varie les angles de vue; j'examine certains détails; j'évoque d'autres oeuvres de Léonard de Vinci qu'en pensée je compare avec celle que j'ai sous les yeux; bref, je me mets en situation-d'amateur-de-peinture. Cette situation, que j'écris à dessein en reliant les termes par un trait d'union, correspond à l'ensemble des conditions dans lesquelles s'exerce une activité spécifique, et qui constitue le topos de tous ceux qui, amateurs, collectionneurs, connaisseurs, critiques, adoptent une attitude et des comportements dont le trait commun est de tenir compte en priorité de la qualité artistique de l'objet .

Tout autre le comportement du commissaire-priseur (je ne parle plus de la Joconde !), dont le travail consiste à faire défiler devant le public les oeuvres qui lui ont été confiées afin de réaliser, en un minimum de temps, le plus grand nombre de ventes, aux prix les plus élevés. Il est clair qu'en officiant de la sorte, en conformité avec sa fonction de commissaire-priseur, force lui est de mettre de côté ses goûts personnels. Dans le topos-des-enchères, les plus belles oeuvres sont réduites au rang de marchandises. La beauté et la rareté sont affaire de dollars, dont s'enorgueillissent les Sotheby's et les Christie's ! Le commissaire-priseur qui l'oublierait pour s'adonner à sa délectation personnelle mettrait aussitôt un terme à sa carrière. Mais le commissaire-priseur le plus "commercial" (on en connaît plus d'un, et de prestigieux) reprend son rôle d'amateur éclairé, et toutes les délicatesses de l'amphitryon dès que, la salle de vente quittée, il convie clients et amis à admirer chez lui les plus belles pièces de sa collection.

En schématisant ce qui précède, on peut affirmer, pour le souligner derechef, que toutes les activités humaines constituent à leur manière des topoi, qu'on ne saurait en aucun cas réduire aux définitions des dictionnaires. A l'approche abstraite de la civilisation du livre, qui règne sans conteste depuis quelque cinq siècles, doit succéder une nouvelle approche, qui tienne compte des situations vécues dans l'épaisseur de leur dynamique concrète. En substance, il s'agit de se rendre compte que tout moyen de communication, à commencer par la langue, est un dispositif complexe, qui à la fois transmet quelque chose, mais aussi bien façonne ce quelque chose - message, service ou produit - de même qu'il façonne ceux qui participent au fonctionnement du dispositif. On a depuis longtemps remarqué que l'anglais, l'espagnol, le français, l'italien, bref, que chaque langue a des modes d'expression différents, qui influent sur

les mentalités. Ce qui est encore beaucoup plus sensible quand on compare nos langues européennes avec celles de l'Orient, le chinois, le japonais ou l'indien par exemple. Mais si chaque langue a, dans une certaine mesure, sa propre personnalité, et la conserve (jusqu'à quand ?), force est de constater qu'aujourd'hui les médias ont une extension quasi universelle, et donc qu'ils engendrent des topoi eux-mêmes quasi universels, en instaurant des champs de communication et d'expérience communs à tous les usagers. Une nouvelle imprimée dans un journal se présente autrement que celle qui nous parvient par la radio, différente encore de celle dont nous prenons connaissance par la télévision. La première recourt aux seuls concepts, que convertit l'acte abstrait de la lecture dans les conditions propres à celle-ci (au salon, dans le métro, au bureau, au lit) ; la seconde se formule par la voix du reporter et du transistor qu'on peut transporter partout, et qu'on peut écouter tout en s'occupant à autre chose, ce que ne permet pas la lecture ; la troisième nous offre un agrégat multisensoriel, fait d'images en mouvement et en couleurs, de voix, de sons, voire d'accompagnement musical, qui nous lie selon notre degré d'attention plus ou moins à l'écran, quitte parfois à laisser le poste fonctionner tout seul ! Néanmoins, notre esprit a été si longtemps formé à la lecture, et par elle, que nous ne doutons pas un instant que ces trois types de nouvelle reviennent, pour l'essentiel, au seul type de la communication écrite. Illusion occidentale d'humanistes d'arrière-garde ?

Le fait radicalement nouveau de notre époque est en effet que les médias, qui ne cessent de se développer et de se sophistiquer, ont gagné la terre entière. L'affirmation touche à la banalité, mais, faute d'en prendre conscience, et par quel dispositif ?, nous risquons de prolonger des comportements anachroniques. Quelles que soient leur origine et leurs traditions, toutes les sociétés sont en effet obligées, faute de déperir, de composer avec les nouvelles technologies, et donc d'adopter les techno-topoi qui régissent la mutation en cours. Un pays en perte de télécommunications est voué au sous-développement. Il n'est que de voir la répartition des téléphones dans le monde ! Au réseau hyperdense des pays riches s'oppose le désert à peine pointillé des pays pauvres. Rappelons au passage le cas exemplaire de l'automobile. C'est elle qui a depuis un siècle à peine changé le plus la physionomie de notre planète, aussi bien des villes que des campagnes. Non seulement elle a éliminé presque partout les moyens de locomotion traditionnels, mais elle a imposé partout son code, sa signalisation, ses comportements. Disparus depuis longtemps, les rites d'initiation ont

ressuscité dans le permis de conduire, qui habilite à faire partie des "initiés" de la circulation, aujourd'hui innombrables. Savoir se conduire en citoyen du monde reste une utopie, savoir conduire une voiture est une nécessité.

Les pratiques sociales n'échappent pas au changement. Un colloque international, qui a lieu à Dakar ou à New York, fait appel à des experts dits internationaux venant d'Europe, d'Asie, d'Afrique. Qu'il s'agisse de sujets aussi divers que la médecine ou l'économie, l'agriculture ou l'industrie, l'énergie solaire ou le pétrole, l'organisation procède en gros de la même façon : transport des participants en avion ou en train, réunion au lieu du colloque (si possible un hôtel lui aussi de rang international), ouverture officielle avec discours officiels; puis présentation des "papers" sous l'autorité d'un président ou d'un modérateur, enfin conclusions et synthèse, le tout en anglais ou, quand on en a les moyens, à l'aide de la traduction simultanée. Rien qui ressemble à une palabre, même si l'on est en Afrique, rien qui rappelle une cérémonie, religieuse ou politique. Le colloque est devenu un "genre" qui obéit à un protocole désormais classique. Il rejoint la presse, la radio, la télévision qui participent tous de ce que j'ai appelé techno-topoi. Quels que soient en effet l'objet et la diversité des participants, il est de fait que la part de la technique y est devenue indispensable. A preuve que les vidéo ou visioconférences n'auraient même pas vu le jour sans l'apport de l'informatique. On peut en dire autant de toutes les compétitions sportives, dont les Jeux Olympiques sont le couronnement, et dont l'impact, si bien nommé, permet à des milliards de téléspectateurs de suivre les exploits en direct. La technique y participe à part entière; peut-être même est-elle, pour rester dans le sport, l'"athlète" la plus accomplie. N'est-ce pas elle qui crée ses propres performances, qu'elle mesure au moyen de son propre instrument, le chronomètre digital universel ?

Jetons encore un regard à l'une des plus puissantes d'entre elles, à celle qui a réussi à remplacer l'autel par le poste, l'hostie par l'écran, la communion par la télévision.

Il n'y a pas si longtemps, on parlait encore de la "génération TV", pour désigner les enfants qui, à la différence de leurs parents, étaient nés avec la télévision. A preuve la boutade selon laquelle les enfants américains avaient trois parents, le père, la mère et le poste, boutade qui ne fait rire plus personne aujourd'hui. Et pour cause, la télévision est partout, au salon, à la cuisine, dans la chambre à coucher; tous la regardent, des nourrissons aux grands-parents, des heures, sinon des journées entières, au fil des

années. C'est tout juste si l'on peut encore imaginer que des humains ont vécu sans télévision (malheureux "handicapés") C'est tout juste si l'on se souvient qu'autrefois (il y a quelque dix ans !), les hôtels se targuaient d'offrir à leurs hôtes des chambres calmes, avec vue. Aujourd'hui, rideaux clos, poste allumé, la télévision s'empare du voyageur, pour ne plus le lâcher.

Et tout cela pour notre plaisir. Car c'est bien le principe de plaisir, tel que Freud l'a défini, qui nous motive (11\*), dans les sitcoms qui nous font rire, dans les innombrables jeux qui nous divertissent, dans les films qui nous font pleurer, et même dans les reality shows, qui devraient nous faire réfléchir. L'avantage considérable du topos télévision est que tout s'y présente sur le mode de la procuration. Assis ou couchés devant leur poste, les téléspectateurs bénéficient d'une participation qui, exempte de tout risque, et même de tout effort, fortifie le principe de plaisir au point de le confondre avec notre existence même. Il n'est pas jusqu'aux journaux télévisés qui ne favorisent ce mélange de perception et de rêve, comme si notre inconscient ou notre semi-conscient prenaient périodiquement rendez-vous avec eux afin que le théâtre des simulacres opère, sous la tutelle des présentateurs et des présentatrices, maîtres en catharsis, la purge de nos angoisses quotidiennes. Les apparitions s'enchaînent, sans que nous éprouvions le besoin ou la nécessité de les confronter, ou seulement de les référer à une réalité extérieure.

La télévision a donc l'étonnant privilège de nous soustraire au principe de réalité, qui se manifeste, non sans douleur, avec les résistances que nous impose le monde extérieur. C'est ainsi que se produit, très tôt chez le petit enfant, le sentiment de Hilfflosigkeit (d'abandon, de détresse) auquel il s'efforcera de remédier sa vie durant pour retrouver les voies du principe de plaisir originel (12\*). On comprend dès lors pourquoi et comment la télévision est devenue si importante dans notre monde. C'est elle qui perpétue en quelque sorte le rôle de la Mère. Toujours présente, toujours disponible, toujours proche, elle veille sans relâche, écartant les difficultés, faisant oublier problèmes et préoccupations, prévenant encore et toujours tout affrontement avec la réalité extérieure. Jusqu'à légitimer notre lâcheté quand, révoltés par ce que nous voyons, nous aimerions voler au secours des victimes, et que nous savons que notre révolte s'éteint, le temps de passer à la nouvelle suivante. Mystère de la "techno-maternité", qui n'en finit pas de nous envelopper, et que le zapping a perfectionné en multipliant les "caresses" médiatiques, au point de transformer le poste

en instrument de "massage" permanent ! Ou maternage toujours recommencé ?

Mais il est autre phénomène, encore moins bien aperçu, au coeur même du topos engendré par la télévision. Pour expliquer la formation des notions dans l'esprit de l'enfant, on continue de recourir, non sans raison, à l'épistémologie génétique de Piaget, avec les "correctifs" qu'y ont apportés nombre de psychologues à sa suite. Mais il est une donnée nouvelle qui, à mes yeux, change la théorie jusque dans son fondement. Alors que les enfants procédaient depuis toujours et jusqu'à hier à des manipulations avec des matériaux divers pour construire les notions d'objet, d'espace, de déplacement, qui leur ouvraient progressivement les voies du raisonnement, ils se détournent aujourd'hui le plus souvent de ces pratiques pour s'adonner trois à six heures par jour à la télévision, sans compter le temps qu'ils consacrent aux jeux électroniques. Le fait est banal à constater. Il en va tout autrement de ce qu'il signifie. Au-delà des doléances d'usage, a-t-on assez réfléchi à la nature radicalement nouvelle de l'expérience de nos enfants ? Certes, les objets qui nous entourent, et qui les entourent, tables, chaises, portes, accessoires de toutes sortes exercent, comme autrefois, leur résistance matérielle. On se fait aussi mal aujourd'hui qu'hier quand on se heurte à une armoire ou à une marche d'escalier. Mais l'essentiel est ailleurs; il est dans le fait que la plus grande partie de l'expérience enfantine s'accomplit à la télévision, avec la télévision, "dans" la télévision, devrait-on presque dire, dont les simulacres qui s'enchaînent n'offrent jamais de résistance matérielle à proprement parler. Comme le montrent tant de dessins animés, de westerns, de films policiers, voire de films "catastrophes", les poursuites les plus endiablées, les chutes les plus spectaculaires, les collisions les plus meurtrières demeurent sans effet matériel sur le téléspectateur. C'est ce que j'appelle le principe de média-réalité, qui substitue, à la perception matérielle directe des objets au premier degré, la perception immatérielle des simulacres au second degré. D'où la double difficulté que rencontrent de nos jours les éducateurs : d'une part, ils continuent d'utiliser les structures et les contenus de l'école sans télévision, cautionnée par une longue tradition et sanctionnée par des examens et des diplômes; de l'autre, ils ne peuvent pas ne pas tenir compte des images de la télévision, qui font le bonheur complice des élèves une fois rentrés à la maison. En dehors de l'expérience manuelle, de plus en plus rare, le topos de l'écriture/lecture devient difficile à maintenir. La télévision emporte tout dans une labilisation généralisée. Cessant d'évoquer l'idée d'un symbole fixé sur un support, les

images télévisuelles se fondent dans le flux continu des émissions qui nous baignent littéralement. J'en viens dès lors à me demander si notre conscience, après quatre ou cinq millénaires de Logos et de Discours, n'en est pas à retrouver, selon l'hypothèse que fait Julian Jaynes, le "bicameral mind" d'autrefois, "in which (the author) shows us how ancient peoples from Mesopotamia to Peru could not 'think', as we do today, and were therefore not conscious. Unable to introspect, they experienced auditory hallucinations - voices of gods, actually heard as in the Old Testament or the Iliad - which, coming from the brain's right hemisphere, told a person what to do in circumstances of novelty or stress. This ancient mentality is called the bicameral mind." (13\*). Propos insolite, dont je sens la précarité. Néanmoins, nos façons de parler de La Télévision, de La Radio, de La Presse, de l'Etat, de l'Ordinateur, de la Démocratie, (naguère du Progrès), de l'Ordre mondial, de l'ONU ne trahissent-elles pas, au-delà des abstractions qu'elles désignent, des sortes de puissances avec lesquelles nous comptons et devons compter ? Comme nous comptons et devons compter avec ces autres puissances que sont France, Allemagne, Angleterre, Italie, Inde, Japon, bref, tous les Pays du Monde, qui s'engagent périodiquement dans des combats singuliers sous l'oeil des demi-dieux que sont Football, Tennis, Rugby, Boxe, Hockey, Natation, Judo, Escrime, le temps, pour leurs héros, de briller à la lumière d'une flamme olympique sous les éclats de la Publicité, qui étouffent la voix lointaine de Némésis.

Et se rouvrent en nous toutes grandes les portes longtemps closes du thumos. Le terme désigne chez les Grecs l'ensemble des sensations intérieures, le plus souvent violentes, que provoquent les situations de crise, ainsi la préparation au combat. Coeur battant la chamade, vaisseaux sanguins dilatés, rougeurs et chaleurs, gestes et cris entremêlés, bref, c'est le "désordre" physiologique et psychique qui l'emporte dans le bruit et la fureur des stades, et de l'écran. La télévision (ré)embrase le siège de nos affects. Le Logos s'effondre sous les assauts du thumos. La mise à distance qu'opère la conscience retourne-t-elle au chaos originel, ou s'ouvre-t-elle à d'autres expressions, inaugurant, pourquoi pas, un Logos technologique ?

L'évolution du concept de "modèle" en est une. Le terme a longtemps désigné, et continue d'ailleurs de désigner, ce qui mérite d'être imité. Se situant dans l'ordre des valeurs, son cadre de référence est à la fois éthique et esthétique. Par la suite, "modèle" s'applique, dans l'usage technique, à la désignation de l'objet à représenter, à reproduire, à breveter, devenant progressivement synonyme de maquette,

construction d'un objet ou d'une machine à une échelle réduite. Mais le sens qui nous requiert ici équivaut à celui qu'il a pris récemment pour désigner la représentation simplifiée d'un système ou d'un processus à laquelle procèdent savants et techniciens au moyen des ressources conjuguées des mathématiques et de l'informatique. Dans ce cas, il s'agit essentiellement d'une approximation en vue d'établir une approche toujours plus affinée qui, confrontée à l'expérience, permettra à chaque application d'améliorer à la fois les résultats et le modèle. On se rappelle les modèles de l'atome, d'abord système solaire en miniature, et qui, de version en version, n'ont pas fini de modéliser la matière; ou la théorie du big bang, modèle standard de l'univers, dont les confirmations ont été nombreuses, sans pouvoir établir définitivement sa validité.

Dans cette dernière acception du terme "modèle", liée au développement de la technologie, se révèle un ensemble de conditions, un topos nouveau. Non seulement on peut élaborer l'image théorique d'un phénomène, mais on peut la visualiser et en suivre l'évolution sur l'écran. Tout se passe à la limite comme si la simulation pouvait presque atteindre la réalité, en tout cas la serrer toujours de plus près. Il s'ensuit un double phénomène, pratiquement inexistant auparavant, et qui se révèle capital de nos jours : d'une part, un changement de notre rapport au temps; de l'autre, un changement de notre rapport à la connaissance.

En effet, si l'on en reste à la situation (ou au topos) du miroir-modèle, qui a si longtemps prévalu, le rapport au réel est de l'ordre de la conformité, qui implique à tous les niveaux un ensemble de contraintes liées, que la société impose à ses membres par voie normative et prescriptive (14\*). Pour que la nouvelle acception de "modèle" se manifeste, il faut que se délient les contraintes du modèle-miroir, du miroir-ordre, afin que la représentation "captive" puisse s'échapper pour entrer dans le cycle des approximations sans cesse reprises, et que le dispositif garde ouverture et flexibilité. D'autre part, le changement de disposition à l'égard de la connaissance est non moins sensible. Au lieu que le "modèle" nous incite à retrouver l'archétype, le parangon, l'acception nouvelle implique que les phénomènes peuvent être appréhendés en quelque sorte dans leur mouvement même. Dès lors, nous sommes entraînés à privilégier la connaissance à venir. La disposition à anticiper se fait de plus en plus forte, tout comme les moyens se font toujours plus sophistiqués. Le "modèle", de parangon qu'il était, et du miroir qu'il nous tendait, devient un instrument de prévision, davantage, un instrument de prédiction. Les représentations, qui cautionnaient nos

certitudes, font place aux interrogations vérifiables par simulations successives. A son insu même, la science tend à se détourner de la priorité de la connaissance pour s'allier à technologie, qui multiplie les performances. Devenant de plus en plus techno-science, elle s'installe dans le champ de l'opérationnalité, où la recherche se met au service des entreprises, qui rivalisent pour accaparer le marché. L'Entreprise elle-même devient un modèle privilégié, sinon le modèle, qui combine le savoir, les techniques, les innovations avec la productivité, la compétitivité, la rentabilité (sans oublier l'agressivité !). L'Entreprise instaure partout ses règles et son fonctionnement, ses façons de produire, qu'elle n'hésite pas à qualifier de "philosophie", jusqu'aux excès (?) d'un Benetton, qui ne fait pas mystère de la sienne.

Ce n'est donc pas un hasard si l'ordinateur est né avec le nouveau topos. L'ordinateur excelle en effet à réduire les données les plus complexes en calculs toujours plus rapides, venant à bout de tous les problèmes (ou presque), de la planification des opérations militaires (pendant la Guerre du Golfe, plus de 1000 raids aériens certains jours) (15\*), au confort des machines à laver que les Japonais ont récemment dotées des raffinements de la logique floue. Déjà les simulateurs de vol sont monnaie courante; bientôt les astres seront, après l'"étape" de la lune, à portée de main. Grâce à l'ordinateur, l'anticipation se produit, si l'on peut dire, en temps réel. On peut tout "jouer", comme si c'était "pour de vrai". Gouvernements, militaires, économistes, experts en tous genres ne s'en privent pas, non sans quelques vicissitudes, quand par exemple les ordinateurs tombent en panne ou, issue non moins redoutable, quand ils décident de prendre eux-mêmes l'initiative. Ainsi du fameux krach du 13 décembre 1987, quand les logiciels boursiers ont jeté les opérateurs dans le désarroi. Ironie du sort, ironie de la technique, les ordinateurs avaient trop bien marché ensemble, selon les mêmes principes de simulation, ordres d'achats et de ventes conjugués ! On n'ose penser à ce qui pourrait advenir d'une guerre entièrement menée par ordinateurs. ! D'où la (re)découverte qu'une certaine impuissance humaine, une marge d'incertitude, d'inefficacité ou de moindre efficacité, semblent paradoxalement favoriser la forme ou le degré de contingence dont les hommes et les choses ont besoin pour pallier la "nécessité" des calculs, qui pourrait se transformer en destin. La simulation peut-elle se confondre avec le prédictible ? On ne colmate pas impunément notre béance originelle.

Après des millénaires de bipédie, on ne s'étonne ni de prendre le train ou

l'automobile, ni même l'avion (ou faudrait-il dire que nous ne nous étonnons pas d'être "pris" par eux ?). On en vient même à changer d'organes presque sur commande. Coeurs et foies émigrent, mêlant par-delà les pays et les continents, donneurs, receveurs et destinations. Poumons et reins sont mis au congélateur qu'occupent déjà des embryons dont certains, aussi absurde qu'il paraisse, comptent plusieurs années (le drame des "vieux" embryons a commencé !). Il n'est pas jusqu'aux cadavres qui ne constituent des "réserves" pour les vivants en manque ! Les banques d'organes (si bien nommées) disposent de safes, d'opérateurs en blouse blanche, et même de courtiers en organes, dont les pratiques touchent parfois au crime. Mais simultanément naissent de nouvelles thérapeutiques au secours de maladies hier incurables. Un à un les gènes sont soumis à la traque. La loterie génétique perd son allégeance au hasard. Une "justice" nouvelle, doit-on l'appeler "justice" ?, se présente sous les traits de la "médecine prédictive" à l'aide de la carte qu'on est en train de dresser du génome humain. Sans multiplier les exemples, on peut citer en vrac l'avènement de nouveaux matériaux, ou de mixtes, tels la rétine artificielle, bientôt la peau artificielle, et déjà, dans une certaine mesure, le sang. La distinction entre l'artificiel et le naturel devient toujours plus floue, comme deviennent floues l'ensemble de nos catégories et de nos définitions.

Ce qui se produit en fait sous nos yeux, et qu'il n'est aisé, ni de reconnaître, ni de suivre, c'est qu'une certaine idée de la réalité, telle qu'elle était depuis longtemps établie, n'est plus soutenable. Plus grave, nos façons et nos moyens de concevoir une idée de la réalité sont mis en défaut. Il ne s'agit donc pas seulement d'un changement de définition ou de contenu; il s'agit du changement du système, à la fois dans sa nature, ses principes, et ses modes de fonctionnement. La science elle-même en est venue à conclure, suprême paradoxe, qu'il n'est plus possible de s'accorder sur une idée scientifique de la réalité. La quête du Saint-Graal a été remplacée par celle de la "Théorie de la Grande Unification". On connaît l'issue de la première; qu'en sera-t-il de la seconde ? Le big bang lui-même, version standard, ne signifie nullement qu'il fasse l'unanimité. Les chevaliers de la science combattent sous des bannières différentes. D'aucuns n'hésitent pas à dénier à leurs pairs le droit de parler sainement d'un "commencement", sauf à céder à la foi. Mais les tournois à cheval ont passé de mode, même si l'agressivité subsiste, avec ou sans cuirasse, au cours des congrès et des colloques qui les ont remplacés. N'est-ce pas le même procès de remise en question

fondamental qu'on voit à l'oeuvre dans les religions et qui produit, outre la floraison de sectes, ce qui a précisément pris nom de "fondamentalisme" ? Les conflits qui ne cessent de se multiplier et de s'aggraver en témoignent, la réalité religieuse unique a vécu, ce qui ne tempère en rien, bien au contraire, le zèle de ceux qui prétendent la retrouver pour l'imposer sous les formes "pures et dures" de l'intégrisme (16\*). Les régimes politiques n'ont pas plus échappé à la remise en question générale. Le communisme a vécu, mais, même si les statues de Marx et de Lénine ont été renversées, il s'en faut que Marx et Lénine soient morts. Le "libéralisme", surtout quand il se confond avec "l'économie de marché" sans frein, n'est pas la solution qui établira paix, justice et prospérité sur cette terre. En tout état de cause, le manichéisme, religieux ou politique, qui oppose les nations du "bien" aux empires du "mal", semble s'émousser, au moins dans son essence, en dépit des exacerbations auxquelles il donne encore lieu un peu partout.

On peut donc l'affirmer, nombre de signes le confirment : un certain monde touche à sa fin. L'erreur ou l'illusion serait de proclamer que c'en est fait du monde. Ces annonces bruyantes appartiennent à la même rhétorique que celle qu'elles dénoncent. Tout "catastrophisme" trahit une forme de complaisance à l'égard des médias dont la complicité se traduit par des revenus d'autant plus importants que l'une et l'autre augmentent. Il serait néanmoins tout aussi abusif, faut-il insister, de définir, encore plus de prédire, en quoi consistera la nouvelle réalité, ce que réclament, voire exigent tous ceux qu'effraie l'accélération du développement technologique, ou ceux qui, à l'autre extrême, se font les séides d'une technocratie triomphante. Sans prétendre juger, ni prendre parti, il est au moins une leçon à tirer. Les oppositions auxquelles on continue de céder - progrès vs. déclin, optimisme vs. pessimisme, innovation vs. tradition, artificiel vs. naturel, homme vs. machine -, se révèlent de plus en plus factices, en tout cas non pertinentes. Elles appartiennent en effet à une époque durant laquelle la culture a été dominée par la langue, elle-même dominée par les concepts, ceux-ci doublement stabilisateurs, et de la langue, et de la culture. Or, s'il est vrai que notre monde, de stable qu'il a longtemps été, du moins pendant de longues périodes, est dominé depuis plus d'un siècle par le mouvement, qui s'étend progressivement à la terre entière, il est temps de voir que de telles oppositions, hier encore valables selon les modalités des langues et des cultures où elles étaient en usage, ont cessé d'avoir cours.

Si les mots ont longtemps passé pour désigner les choses, au point qu'on les a longtemps confondus avec elles, nous découvrons aujourd'hui qu'ils sont, et ont toujours été, des dispositifs instaurateurs: dispositifs, parce qu'ils sont, dès l'origine, comme les linguistes l'ont abondamment montré, les instruments et les mécanismes qui ont pour fonction, à partir de signes et de symboles convenus, d'établir les moyens dont les membres d'une communauté ont besoin pour communiquer entre eux. En élargissant la portée de cette observation, on peut dire que toutes les techniques se constituent et procèdent en gros sur même modèle : il s'agit dans tous les cas d'inventer et de mettre au point un système cohérent d'éléments matériels et symboliques, dont la mise en oeuvre assure une ou plusieurs fonctions déterminées en vue de répondre au mieux à un objectif et un besoin eux-mêmes déterminés. De même donc que la langue construit le dispositif spécifique destiné à établir la communication entre les hommes, de même l'architecture construit le dispositif spécifique destiné à nous assurer protection contre les intempéries, puis un logement, au-delà, à mettre en évidence notre place dans la société, palais, châteaux, résidences pour les puissants et les fortunés, HLM, pavillons pour ceux qui le sont moins, sans oublier les bidonvilles ou les favellas pour les déshérités, ou, à l'opposé, les monuments destinés à magnifier la mémoire collective : temples, arcs de triomphe, mausolées.

Reste le terme, plus énigmatique d'"instaurateur", que j'ai associé à celui de dispositif. De même que toutes les techniques procèdent, avons-nous vu, sur le même modèle (matériaux, structure, fonctionnement, objectif, besoin), de même toutes les techniques contiennent, - c'est le fondement du postulat que j'avance, - un élément qu'on voit mal, qu'on néglige ou dont on se détourne, parce qu'il paraît de prime abord étranger au système. Pourtant, c'est la mise au jour de cet élément qui constitue une découverte décisive, dont l'influence ne fait que gagner. Un exemple permettra de mieux comprendre de quoi il s'agit. On pourrait l'appeler le paradoxe de la roue, en s'étonnant que j'emploie le terme de paradoxe pour désigner un instrument aussi simple, aussi répandu, dont le dictionnaire nous dit : "en tournant autour d'un axe circulaire, la roue permet la sustentation d'un véhicule ou l'entraînement d'un organe mécanique" (Hachette). Et pourtant !... "A Vera Cruz, au Mexique, avant le VIII<sup>e</sup> siècle, des jouets d'enfants, en particulier de chiens en bois, étaient montés sur quatre roues tournant autour de deux essieux.", rapporte Bertrand Gille dans sa monumentale Histoire des techniques. Mais voici le paradoxe, du moins son premier versant :

"Malgré cela, observe l'auteur, la roue n'a jamais été utilisée par les deux civilisations de l'Amérique précolombienne." Quant au second versant du paradoxe, il l'énonce en ces termes: "On en voit tout de suite les conséquences importantes : ni poulies, ni treuil, ou machine élévatoire, ni tour, de quelque sorte qu'il pût être, ni véhicule terrestre, ni, à plus forte raison, tout ce qu'on a pu tirer de la roue : la vis, le volant, les engrenages, la démultiplication, l'exploitation de l'énergie hydraulique ou éolienne." (17\*). Prévenant la critique facile du sous-développement, Bertrand Gille insiste à juste titre sur le fait que tant l'Amérique précolombienne que l'Europe ont toutes deux atteint un degré de civilisation également remarquable, mais qui comporte, dans un cas comme dans l'autre, des choix et des orientations différents. Aucune technique n'existe donc abstraitement, encore moins isolément. Comme les idées, comme les concepts, comme les sentiments, comme les représentations figurées ou mentales, les techniques sont dotées d'un pouvoir d'instauration synergique. En même temps qu'elles sont des dispositifs capables de faire que quelque chose se mette à exister et fonctionne, elles sont capables de se combiner avec les autres forces à l'oeuvre dans la société pour créer des structures originales. Le transport à cheval, le navire, le moulin à vent, la vapeur, ont configuré des civilisations différentes jusqu'à l'avènement de la société industrielle, de nos jours en pleine mutation.

C'est que les nouvelles technologies, stimulées par l'électronique, sont porteuses d'une "révolution" elle-même nouvelle. Tout se passe en effet comme si l'homo sapiens, après avoir amarré son corps mortel au "corps social" transmortel au moyen des symboles et des techniques qu'il a inventés au cours des millénaires, inventait aujourd'hui, ou tentait d'inventer, par-delà le "corps social", de faire directement corps avec la technologie, au moyen d'un "corps technologique", qu'on devrait plutôt appeler "techno-urgique" (18\*). Il ne s'agit pas d'un tour de passe-passe linguistique, ni de forger un néologisme de plus. Mais comment ne pas voir que le terme "technologie" (étymologiquement, discours sur la technique), s'il tient effectivement compte des conditions de la langue, comme il était légitime de le faire pendant longtemps, ne tient pas compte du pouvoir d'action suis generis des techniques, devenu prépondérant aujourd'hui. Ce que fait précisément le suffixe -urgie, (du grec ergon, anciennement wergon ; cf. all. Werk, angl. Work, faire, agir sur). Compatibles avec les sociétés "stables", tout au moins régies par une dominante stable, les systèmes de représentations, qui ont si longtemps obéi au "projet" du miroir, reflet et modèle de la

réalité-logos, se muent en processus de trans-représentations, de même que la "réalité", ou les images qu'on s'en faisait, compatibles, répétons-le, avec les sociétés "stables", tout au moins régies par une dominante stable, se muent en processus de trans-réalité, de réalité(s) en train de se faire. Le problème n'est pas d'établir de nouvelles définitions, il est de s'accorder au mouvement techno-urgique, qui restructure nos théories, nos techniques, nos pratiques, bref la société tout entière.

Le vautour de Prométhée a depuis longtemps perdu bec et serres ! La fusion nucléaire entend bien venir à bout du feu du ciel pour en tirer une énergie inépuisable jusqu'à la fin des temps. Les temples de Zeus se sont transportés au CERN, à Genève, au Tevatron du Fermilab à Chicago. Les oracles ont quitté les chênes de Dodone ou la pénombre de Delphes. Ils se délivrent dans les 27 kilomètres souterrains du LEP au CERN, dans les 85 kilomètres prévus du SSC (Superconducting Super Collider) aux Etats-Unis. Et voici qu'émerge ITER, le projet international le plus ambitieux, qui réunit les Etats-Unis, le Japon, La Fédération de Russie, la Communauté Européenne, plus la Suisse et la Suède. A sa phase de maturité, vers 2050, la fusion nucléaire commercialisée pourra répondre aux besoins d'une population qui aura doublé et dont la consommation énergétique aura, elle, triplé ! Le problème n'est pas d'applaudir naïvement à de telles performances, ni à de telles "prédictions". Mais comment intervenir si l'on continue de s'en remettre à l'ignorance "distinguée" des humanistes d'arrière garde ? Soyons lucides, l'ère des techno-topoi a commencé. Il y a longtemps que Faust a été remisé au magasin des accessoires romantiques, comme son compère, l'apprenti sorcier, qu'on ressort périodiquement pour nourrir la rhétorique alarmiste des discours officiels. Jusqu'au cri de Nietzsche, annonçant la fin de Dieu, qui n'est plus de mise. Au lieu de chercher les échos d'une époque révolue, ou de s'adonner à la nostalgie, mieux vaut se rendre à l'évidence, et prendre l'initiative. C'en est fini des pratiques séculaires fondées sur une Réalité tenue pour le Modèle, dont le miroir et ses avatars ont traqué reflets et réflexions au cours des siècles. Tout en restant enfermés, comme nos lointains ancêtres, dans un corps mortel, nous ne cessons de nous extérioriser tous azimuts, grâce aux machines à rouler, à voler, à plonger, à travers l'espace et le temps, à travers traditions et innovations, à travers le réel et le virtuel. Tout en restant amarrés à notre cerveau dans son modeste abri crânien, nous ne cessons de nous brancher à l'immensité des flux qu'innervent des réseaux toujours plus vastes, toujours plus puissants.. Déjà fusées et sondes ont gagné

les lisières du système solaire. L'univers à voie ouverte ? L'univers à vie ouverte ? Une nouvelle étape de l'Evolution est en cours ? Innombrables les espèces qui ont essaimé au long des millénaires; innombrables celles qui ont péri ou se sont transformées. Plus vulnérables que toutes les espèces animales, les hommes, qui émergent tardivement, inventent de remédier à leur faiblesse en s'organisant en sociétés au moyen d'outils et de symboles. Naît la culture qui, en les soustrayant en partie au destin biologique, les insère dans la dimension de l'histoire. Et les civilisations de se succéder en façonnant les événements au modèle de leur miroir, qui à son tour façonne les visages des peuples, des empires, des cités, des Etats, des nations. Miroir, mémoire, histoire ont partie liée durant des siècles. Mais voici que la technogenèse, en fusionnant le symbolique et le technologique, déborde le modèle séculaire. S'annonce, me trompé-je? l'ère techno-urgique, dont le projet ITER, directement greffé sur le soleil, est plus qu'une utopie, plus qu'une superentreprise. Sigle et acronyme, ITER ne désigne-il pas la route de l'après-histoire ? (19\*).

René Berger

## NOTES

- 1 Rappelons que le Cours de linguistique générale, a d'abord été donné par Ferdinand de Saussure à l'Université de Genève, en 1906-1907, 1908-1909 et 1910-1911, et que l'ouvrage publié sous le même titre résulte des notes d'étudiants et du travail de synthèse opéré par Charles Bally et Albert Séchehaye qui le publièrent le Cours pour la première fois en 1915. L'édition à laquelle je me réfère est celle des éditions Payot, Paris, 1965. Les citations figurent aux pages 25,30,31.
- 2 - La distinction entre deux consciences est abusive; aussi ai-je recours simultanément à la notion de niveaux de conscience. C'est la nécessité de la langue, sur laquelle je reviendrai, qui m'oblige à cet accommodement. A noter encore que j'utilise "conscience sociale" et "conscience collective" comme des synonymes, à cette nuance près que le premier terme met l'accent sur le contrat et le code, alors que le second met l'accent sur l'exercice de l'un et de l'autre.
- 3 La conscience s'étend certainement à l'ensemble des espèces vivantes, qu'elle se manifeste chez les micro-organismes sous les formes les plus "humbles" de la rétractilité, ou sous celles, hyperraffinées, de la littérature ou de la peinture, chez un Proust ou un Kandinsky. Sur l'avènement de la conscience dans l'humanité, on lira avec intérêt la thèse paradoxale de Julian Jaynes, The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind, Houghton Mifflin Company, Boston, 1976, sur laquelle je reviendrai.
- 4 Deux rappels : Jurgis Baltrusaitis, Le Miroir, Ed. elmayan.le seuil, Paris, 1978 et Lima de Freitas, 515, Le lieu du miroir, Art et numérologie, Albin Michel, Paris, 1993.
- 5 André Leroi-Gourhan, Préhistoire de l'art occidental, Ed. Lucien Mazenod, Paris, 1965
- 6 Cf. Erwin Panofsky : La perspective comme forme symbolique, Ed. de Minuit, Paris, 1975. .
- 7 Jurgis Baltrusaitis, op. cit. p. 9.
- 8 Lewis Carroll, De l'autre coté du miroir, texte français par Henri Parisot, Flammarion, Paris, 1969, p.20.
- 9 Cette année même (1993) a lieu au Palazzo Grassi, à Venise, une vaste rétrospective Duchamp, qui fait écho (?) à celle organisée à Paris en 1977 par le Centre Beaubourg à l'occasion de son ouverture. Deux événements et deux lieux qui en disent long sur la signification et le rayonnement de Duchamp.
- 10 topos (plur. topoi) signifie en grec le lieu. Chez Aristote, la topique désigne l'étude des lieux, soit la méthode d'argumenter qui permet d'envisager les différents points de vue que l'on peut prendre sur un problème qu'on est amené à débattre (Les Topiques est le plus ancien des traités qui forment l'Organon d'Aristote). Chez Freud, on distingue couramment deux topiques : la première, selon laquelle les lieux psychiques sont l'inconscient, le préconscient et le conscient; la seconde, qui se définit à partir du ça, du moi et du surmoi. Pour ma part, le topos désigne l'ensemble des lieux et des pratiques qui caractérisent les activités se déroulant à la fois dans des cadres et des procédures déterminés. L'importance que j'attribue à la technique, et le rôle qu'elle joue de plus en plus dans quasiment toutes les activités, m'incitent à les grouper sous le vocable de techno-topoi. Même si le terme est peu élégant, il a le mérite d'éviter les périphrases laborieuses, toujours approximatives. En affichant presque brutalement son statut de néologisme, il entend mettre en évidence le fait sans doute le plus marquant de notre époque, à savoir qu'il n'est plus rien, ou presque, qui ne se produise sans l'intervention d'un ou de plusieurs techniques, et donc qu'elles sont désormais constitutives de notre

champ d'action étendu à la planète entière, et au-delà.

11 Selon Freud, le principe de plaisir est celui qui agit sur notre fonctionnement mental en vue de procurer le plaisir et d'éviter ou d'évacuer toute tension déplaisante. Le second principe, auquel il est couplé, est le principe de réalité, selon lequel la recherche de la satisfaction doit emprunter les voies détournées qu'imposent les obstacles du monde extérieur. Comme le principe de plaisir ne disparaît jamais, il renaît tout au long de la vie à travers les épreuves en suscitant fantasmes et hallucinations. Voir le Vocabulaire de la psychanalyse de Laplanche et Pontalis.

12 Hilfslosigkeit est, selon Freud, l'état de détresse du nourrisson qui, dépendant entièrement d'autrui pour la satisfaction de ses besoins, s'avère impuissant à accomplir l'action spécifique propre à mettre fin à la tension interne. Pour l'adulte, l'état de détresse est le prototype de la situation traumatique génératrice d'angoisse (ibid.)

13 Julian Jaynes, op. cit. : The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind, Présentation d'Ernest R. Hilgard, Professor of Psychology, Stanford University.

14 Cette observation a une portée générale. Ainsi, quand le pouvoir, politique, social, économique, culturel, ou même scientifique, tend à s'imposer, il réduit l'espace, politique, social, économique, culturel, et même scientifique à une double surveillance, panoptique et panoramique. A la re-présentation se substitue la ré-pression. Les signes propres aux échanges se sclérosent. Le totalitarisme, n'est pas autre chose que le pouvoir qui confond l'ordre avec la réalité. Cette disposition se retrouve, ne craignons pas de le répéter, aussi bien aux niveaux politique, social, économique, culturel, et même scientifique. Elle a donné lieu à de trop nombreuses "réussites" pour qu'il soit besoin de spécifier..

15 La Guerre du Golfe, que chacun a pu suivre à la télévision, a fait l'objet dès 1991 d'un CD ROM édité par Time sous le titre : Desert Storm, The War in the Persian Gulf, The First Draft of History, "Also included personality and country profiles, weapons summaries, maps, charts and photographs from thre magazine's extensive archives." Avec cette conclusion qui en dit long sur le pouvoir escompté de ce nouveau produit : "Multimedia unleashed the sights and sounds of war events as they are reported, conveying the full impact of news in the making." C'est moi qui souligne, pour montrer l'orientation que prend la nouvelle production informatique audiovisuelle et interactive.

16 Le fondamentalisme désigne la tendance de certains milieux religieux qui entendent faire respecter une interprétation littérale des dogmes. L'intégrisme désigne l'attitude de ceux qui veulent maintenir la système doctrinal dans son intégrité. C'est dire que les deux termes sont pratiquement synonymes même s'ils prennent des connotations différentes selon les milieux religieux et politiques. On parle plutôt des intégristes catholiques et des fondamentalistes iraniens ou égyptiens.

17 Bertrand Gille, Histoire des techniques, Encyclopédie de la Pléiade, NRF, Paris, 1968, p.474.

18 C'est à partir de La mutation des signes, paru chez Denoël en 1972, que j'attire l'attention sur la révision nécessaire des suffixes en -logie, du moins dans certains cas; ainsi sémiurgie, à la place de sémiologie. Celle-ci se réduit à l'étude des signes; la sémiurgie s'intéresse à leur production (importance des médias) et aux sens nouveaux qu'elle induit, et dont la publicité, entre autres, est l'un des grands fournisseurs.

19 Par "technogenèse", j'entends, non pas la genèse des techniques, comme la conçoit Bertrand Gille dans l'ouvrage précité, mais comme l'évolution conjuguée des hommes et des machines, dans l'esprit de Gilbert Simondon : Du mode d'existence des objets techniques, Aubier, éd. Montaigne, Paris, 1958.